

Proust capitaliste: le désastre financier source de « capital créatif » ?  
À propos de Gian Balsamo, *Proust and his Banker. In Search of Time squandered*<sup>1</sup>

Annelies Schulte Nordholt (Université de Leyde)

*Alla ricerca del tempo sprecato : l'idillio burrascoso di Marcel Proust e Lionel Hauser*, voilà le titre de la première édition de ce livre, publié en Italie en 2012. Curieusement, l'auteur n'en était pas Gian Balsamo mais un certain Luigi Ferdinando Dagnese, romancier italien basé à Turin, auteur, la même année, du roman *Il libro del respiro*. Il s'agit pourtant bien du même livre, élaboré et complété, réécrit en anglais, et doté du titre plus neutre de *Proust and his Banker*. Et Dagnese n'est autre qu'un pseudonyme de Gian Balsamo. Sur Wikipedia, on trouve pour chaque nom une biographie assez différente, qui révèle la double vie de l'auteur. Cela commence par sa double formation, en mathématiques financières et économétrie d'abord, en littérature comparative ensuite. Comme il l'affirme dans les Remerciements, Balsamo est un économiste devenu homme de lettres. Romancier, il est également « content writer and blockchain strategist » à Politronica, une entreprise turinoise de nanotechnologie et, avec ce livre, il s'improvise essayiste et critique.

Profil idéal, semble-t-il, pour écrire un essai sur la question du rôle de l'argent dans la vie et l'œuvre de Proust ! Le but de ce travail est de donner une image exhaustive de l'évolution du patrimoine de Proust, de 1907 (la date de la mort des parents, où il reçoit son héritage) jusqu'à sa mort en 1922, et d'en mesurer l'impact sur l'œuvre. L'analyse de cette évolution est basée sur une recherche quantitative détaillée, ajoutée en annexe : elle comporte plusieurs documents, dont un graphique de l'évolution de la fortune de Proust et des tableaux récapitulatifs de ses divers portefeuilles. Etant donné que, des nombreux agents de change qui travaillèrent souvent simultanément pour Proust, Lionel Hauser est un des plus anciens et des plus constants, c'est sur les relations de Proust avec celui-ci que Balsamo a choisi de concentrer son essai – ce qui en explique le titre : « Proust et son banquier ». Excellente idée puisqu'elle limite le sujet et ajoute à l'histoire parfois aride des investissements celle d'une amitié remarquable. Ce choix est d'ailleurs presque inévitable puisque l'essentiel des données que nous avons sur les finances de Proust nous vient de sa correspondance, pendant une quinzaine d'années, avec Lionel Hauser. Elle comporte 357 lettres, réparties sur plusieurs volumes de l'édition Kolb, mais dont seule une petite partie existait en traduction anglaise. Pour l'unité du ton, Balsamo a préféré traduire toutes celles dont il avait besoin. Sur le plan de notre savoir sur les conditions financières, si dramatiquement changeantes, de Proust, son essai comble donc une lacune importante. Les biographes certes ne laissent pas cet aspect de côté, mais s'y attardent rarement.

Avant de continuer, rappelons globalement quels sont ces chiffres. En 1907, à 36 ans, Proust hérite d'une somme en valeurs boursières de 1,5 millions de francs de l'époque, ce qui revient à environ 4,5 millions d'euros aujourd'hui. Les trois quarts de son patrimoine sont gérés par la Banque Rothschild, le reste par d'autres agents de change. Sa vie durant, Proust vivra des rentes de son patrimoine, d'où l'importance de le préserver. C'est fin 1907 qu'il s'adressera à Lionel Hauser pour gérer le portefeuille Warburg. Quant à son évolution, celle-ci connaîtra de fortes fluctuations, qui ne furent pas tant dus à la conjoncture économique qu'au goût de Proust pour les investissements risqués et pour la spéculation boursière. D'ailleurs, seuls des gros gains pouvaient alimenter le constant besoin de Proust d'argent liquide pour financer notamment ses cadeaux souvent exorbitants aux hommes et aux femmes

---

<sup>1</sup> Columbia, South Carolina, South Carolina Press, 2017, 272 pp., ISBN 9781 611117 7367. L'édition citée est l'édition e-book.

qu'il adulait. Ce lien étroit entre amour et argent est un thème récurrent de la *Recherche et Balsamo* en fait un point crucial de sa démonstration.

Jusqu'en 1912, son patrimoine demeure constant mais à partir de ce moment-là, il chute à cause des investissements peu réfléchis de Proust et de ses gigantesques dépenses. Ses investissements sont d'ailleurs le plus souvent faits pour financer ces dépenses, surtout en cadeaux et au jeu, ou pour combler des dettes ou des pertes faites ailleurs. En 1914, l'année de la mort accidentelle d'Alfred Agostinelli (pour qui il venait d'acquérir un avion, comme on sait) son revenu annuel est tombé à un quart de celui de 1907 : Proust se voit pratiquement ruiné. Ce qui le sauve, selon Balsamo, c'est la déclaration de guerre, qui fait que les bourses sont suspendues pendant plusieurs années. Après l'armistice, il va miraculeusement remonter la pente, notamment grâce aux investissements de la Banque Rothschild (notamment dans les actions Royal Dutch, prédécesseurs de Shell) mais aussi de ses droits d'auteur, qui augmentent rapidement à partir de 1919 (année de la publication des *Jeunes filles en fleurs*, qui reçoit le prix Goncourt). A sa mort, son revenu sera même supérieur à celui de 1907.

Ses relations avec Lionel Hauser, faites de hauts et de bas, reflètent assez exactement ces fluctuations de son capital. A partir du « roman épistolaire » qu'est leur correspondance, Balsamo esquisse un beau double portrait des deux hommes et de leur amitié. Cette amitié était fort ancienne déjà puisque Hauser et Proust étaient lointains cousins et se connaissaient depuis leur enfance. Hauser avait trois ans de plus que Proust, ce qui a pu expliquer son rôle de « grand frère » comme le suggère Balsamo. Leur amitié est d'autant plus remarquable que leurs vies et leurs tempéraments diffèrent diamétralement ; Balsamo exploite à fond ce contraste. Face à l'artiste qu'était Proust, préoccupé de choses spirituelles, d'art et de littérature, il présente Hauser comme le type même du banquier raisonnable et pragmatique, entièrement concentré sur la meilleure manière de faire fructifier l'argent et d'augmenter les biens matériels. Pour Hauser, économe quant à son argent et à son temps, Proust est quelqu'un de follement dépensier sur les deux plans. Malgré ces différences, selon Balsamo, une amitié solide liait les deux hommes : Proust avait une grande confiance en Hauser, et celui-ci avait une véritable affection pour Proust. Généreux, travailleur, tolérant et surtout, doté d'une patience à toute épreuve, Hauser pouvait se permettre un certain franc parler non dénué d'humour. Ainsi en mars 1916, lorsque Proust frôle la faillite, après une série de dépenses irréfléchies, Hauser lui écrit : « Je ferai tout ce que je peux pour te réveiller, ce qui t'explique qu'au lieu d'opium j'emploie la dynamite. »<sup>2</sup> Il lui disait donc ses quatre vérités.

Dans son essai, Balsamo ne se limite pas à faire le récit passionnant des vicissitudes financières de Proust mais il pose également la question de leur rapport à son œuvre et à sa vie artistique. Dès l'abord, il pose une hypothèse à contre-courant : loin de croire que les dépenses démesurées et les investissements irresponsables – et leurs conséquences parfois dramatiques – aient été un obstacle à l'œuvre, il les voit au contraire comme alimentant et favorisant celle-ci. Désastreuses à court terme, il ne cesse de souligner qu'elles sont formidablement fécondes à long terme. En effet, soutient-il, ces déboires matériels sont transformés et intégrés à l'œuvre littéraire, dont ils deviennent le matériau. La perte se renverse donc en bénéfique immatériel, et en fin de compte aussi matériel, lorsque, vers la fin de sa vie, ses livres commencent à rapporter de l'argent. Balsamo propose donc une vision fortement dialectique de Proust : s'élevant contre la vision économique de Hauser, il soutient paradoxalement que le « temps perdu » de Proust n'était pas du temps et de l'argent gaspillés (« time squandered ») mais devait au contraire se solder par un gain à la fois matériel et immatériel.

---

<sup>2</sup> Marcel Proust, *Correspondance*, tome XV, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, 1987, p. 137.

L'auteur montre bien comment, dans la vie de Proust comme dans la *Recherche*, l'argent et l'amour forment une inextricable symbiose. Car l'amour étant toujours à sens unique, seuls des cadeaux démesurés et de l'argent peuvent acheter non pas l'amour, mais du moins l'affection et le respect de l'être aimé. C'est le caractère foncièrement vénal de l'amour proustien. Ainsi, il reconstruit en détail l'épisode Agostinelli, qui culmine en le jour fatidique du 30 mai 1914, date où la mort tragique de celui-ci coïncide avec la ruine financière de Proust. Celle-ci n'est certainement pas due seulement aux cadeaux exorbitants – avion privé, Rolls Royce – qu'il vient de lui faire mais aussi aux dangereux contrats à terme (« forward contracts ») pour lesquels Proust a troqué une grande partie de son portefeuille. Ce que Balsamo n'explique pas d'ailleurs, c'est cette addiction de Proust à la spéculation et aux jeux de hasard... Toujours est-il qu'à cette date, son capital a chuté de trois quarts, il est criblé de dettes, et en proie à une douleur démesurée : il subit donc une double débâcle. Cependant, aux yeux de Balsamo, cet épisode n'est ruineux que dans l'immédiat. À long terme, par contre, il a constitué un gain énorme du point de vue de l'œuvre, puisqu'il a mené à l'écriture de l'épisode de la disparition et de la mort d'Albertine (*Albertine disparue*). Dans une véritable alchimie, la ruine se trouverait donc convertie en un « or créatif ». Et Hauser, qui conseillait à son client la modération et de sages investissements, manquait donc paradoxalement de vision !

Un deuxième domaine où Balsamo raisonne de la même manière est celui de la santé de Proust. Là aussi, il montre la position diamétralement opposée de Proust et de Hauser. Ce dernier, théosophe convaincu, tente de convaincre Proust de la valeur d'une vie saine faite d'exercice, d'air frais et de sommeil régulier, mais se heurte à ce que Balsamo appelle l'attitude décadente (ou fin-de-siècle) de Proust, pour qui la maladie serait une condition favorisant la force intellectuelle et le génie. De telle manière, pourtant, Balsamo contredit l'importance qu'il accorde lui-même à la maladie de Proust, qu'il prend tout à fait au sérieux, en soulignant par exemple l'air malsain du Paris de l'époque. Mais surtout, omettant de prendre ses distances par rapport à cette attitude que Proust a pu avoir envers sa maladie, il la grossit au contraire, en en faisant non pas une, mais la condition de la créativité littéraire. A ce moment-là, tout concourt dans ce sens : Balsamo en vient même à se demander « dans quelle mesure les effets des fumigations [de Proust] ont contribué à rendre son style si mystérieusement, si neuronalement [sic] irrésistible » (233). Pour lui, la maladie devient un « syndrome létal » qui « alimente l'énergie créative titanesque de Proust » (311). Toutes ces formules révèlent une conception matérialiste de la créativité artistique, comme étant la fonction, le produit des conditions physiques et nerveuses de l'artiste. Conception qui nous semble non seulement peu convaincante, mais aux antipodes de celle de Proust lui-même.

Ainsi, dans la vision de Balsamo, tous les malheurs de Proust – vicissitudes financières, déboires amoureux, souffrance physique, insomnie – en viennent à être considérés comme des atouts, comme une force, du point de vue de l'œuvre à écrire. Avec une intuition et un talent remarquables (mais inexplicables), il aurait sciemment sacrifié sa santé et son capital à son œuvre. Balsamo ne cesse de louer son « talent instinctif pour l'exploitation des coûts d'opportunité » (279). Malgré la solidité de ses calculs de comptable, l'auteur semble chérir une conception passablement romantique des rapports entre art et finances. Il faut objecter à cela, comme le fait Michael Wood, que cette dialectique ne fonctionne qu'après coup, de notre point de vue d'aujourd'hui<sup>3</sup>. Nous qui savons que Proust est devenu un écrivain mondialement célèbre, dont l'œuvre rapporte des millions, nous pouvons seuls faire ce raisonnement. Mais si Proust était mort sans beaucoup écrire, en

---

<sup>3</sup> Michael Wood, « No Room for Losers », *London Review of Books*, vol. 39, no. 24, p. 37.

laissant par exemple tout juste *Jean Santeuil*, on aurait dit que son caractère dépensier et sa mauvaise santé l'ont empêché de réussir. Le cas échéant, il serait plus juste de dire que Proust a réussi non en raison de ses dépenses disproportionnées et de sa maladie, mais malgré elles, ce qui est d'autant plus admirable.

En définitive, Balsamo a écrit une page importante – et manquante – de la biographie proustienne. D'une plume alerte, précise et parfois humoristique, il raconte l'histoire de Proust investisseur et de son amitié « orageuse » avec Lionel Hauser, intéressante en elle-même du point de vue humain. En plus, avec les tableaux et les statistiques en annexe et ses explications claires et sans jargon, il nous donne une véritable compréhension de la complexité de sa vie financière. En tant qu'essai littéraire, le livre nous semble pourtant moins réussi parce qu'il repose sur une thèse trop dominante et de plus discutable. L'admiration sans bornes de Balsamo pour Proust est certes sympathique, mais pourquoi se perdre en banalités telles que : « *La Recherche* est un jalon dans l'histoire de la littérature universelle » (132) ou que « les pages de son roman sont des plumes sur les ailes des anges » (317) ? Quant au style, il se sert, comme on s'y attend, de multiples métaphores tirées du langage financier, destinées à traduire la pensée de Proust en termes économiques. Enfin, une relecture éditoriale aurait pu éviter des erreurs et coquilles sur les noms propres, féminisant le fameux maître d'hôtel de Balbec (« Aimée » au lieu d'Aimé), et inversant bizarrement le nom des femmes mariées : Suze Proust-Mante (316) au lieu de Mante Proust.